



CLAUDE
JAMOT

Dans la chaleur
de la ville

Les éditions
Les Presses Littéraires

DANS LA CHALEUR DE LA VILLE

Retrouvez tous nos titres de la collection
Crimes et châtiments sur
www.lespresseslitteraires.com

Photo de couverture :
© Claude Jamot. *Nîmes, le Cadereau.*

ISBN : 979-10-310-1309-1
© Claude Jamot – Les Presses Littéraires, 2022

CLAUDE JAMOT

DANS LA CHALEUR
DE LA VILLE

Les ^{éditions} Presses Littéraires

Les personnages, leurs dires, leurs faits et gestes sont le fruit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance dans ce roman avec des personnes existantes ou ayant existé ne serait qu'une pure coïncidence.

*Que m'importe le temps qui passe
Quand mon seul guide est le hasard*

Michel Corringe, *La route*

Prologue

Environs de Nîmes, Mercredi 25 mai 2022

Vers 23 heures, Dominique Cesari enclencha le frein moteur de son 4*4 avec un ronflement puissant, tout en conversant au téléphone avec sa mère.

– Mamma, écoute-moi. On ne va pas laisser Battistu nous traiter de cette manière, cette grange est à nous ! On va parler au notaire, il va arrêter de nous enfumer c't'enfoiré, tu vas voir, on va lui parler du pays...

Un panneau routier indiquait le hameau de Monségur à trois kilomètres, le domaine n'était plus très loin. À travers les gouttes qui s'écrasaient sur le pare-brise, Cesari devinait sur la droite les vestiges de Hautecombe, un château en ruines que des jeunes retapaient tous les étés. Ça n'avancait pas vite cette affaire, se dit-t-il en remettant les pleins phares. Des éclairs ramifiés zébraient la nuit. Un gros orage avait commencé et sa mère en remettait une couche :

– Dominique, tu dois respecter la famille. Battistu est ton cousin, c'est la famille. C'est une canaille et la grange nous appartient mais on doit s'entendre, tu dois trouver une solution, hein mon fils ?

Une heure auparavant France Bleu Gard Lozère avait donné des précisions sur la tempête, c'était la valeur ajoutée de cette radio publique proche des vrais gens. Selon France Bleu donc, la situation s'aggravait, la préfecture, les maires, les pompiers, tout le monde était sur les dents.

Cesari avait coupé la radio depuis une demi-heure pour mieux se concentrer sur la petite route sinueuse dont il discernait à peine les bas-côtés. Il y avait des torrents d'eau, c'était bien le moment pour que sa mère l'appelle...

– Dominique, tu m'écoutes ?

– Mamma, il pleut beaucoup par ici, il y a d'l'orage. Il va falloir que je te laisse...

– Dominique, je te parle. Si on n'arrive pas à trouver une solution pour ce tas de pierres on est fâchés à vie avec les Luciani, tu le sais. Tu es l'aîné mon fils, c'est à toi de jouer...

Elle lâchait pas l'affaire la vieille. Et c'était vraiment pas de bol de se retrouver dans cette galère après plus de huit heures de route. Il avait eu beau temps d'Alicante au Perthus, un peu de pluie vers Narbonne et voilà le travail, voilà où il en était !

– Mamma, je te promets de m'en occuper. Je vais envoyer Ange parler aux Luciani. Tu te souviens d'Ange, il était à l'école avec Battistu ?

– Ange Casanova, ce voyou ?

Il bifurqua à droite sur la petite route qui conduisait au Mas de la Combe, un petit coin tranquille « *Entre vignes et garrigues* » selon le slogan imaginé par la communauté de communes. C'était en temps normal un paysage bucolique mais ce soir juste un décor lugubre, genre Black Storm en Oklahoma, le film... Un peu plus loin, la route traversait sur quelques centaines de mètres le bois d'Escattes, un taillis de chênes verts et de pins d'Alep. Le sous-bois était d'un noir profond, le branchage alourdi par les eaux s'affaissait sur la route. Il avait bien tenté d'appeler Laetitia pour la prévenir, mais pas de réponse, mieux valait ne pas traîner.

– Enfin, c'est toi qui décide mon fils. Mais pense à moi, pense à ta vieille mère, ne me laisse pas seule dans cette situation avec ces sacripants... C'est la famille mais on ne va pas se laisser faire pour autant, hein ! Et dis-moi, comment va notre Laetitia ?

– Elle va bien mamma, elle t'embrasse. Ecoute, il faut que j'y aille, c'est la tempête. Je t'embrasse aussi, on s'appelle demain d'accord ?

– Au revoir mon Dominique, passe une bonne nuit, et je t'embrasse.

Elle s'en foutait bien de la tempête l'ancienne.

Allez comprendre l'enchaînement des pensées, il lui revint juste à cet instant une courte strophe d'une poésie de son enfance :

*« Le père frissonne d'horreur, il galope à vive allure,
Il tient dans ses bras l'enfant gémissant,
Il arrive à grand-peine à son port,
Dans ses bras l'enfant était mort ».*

C'était le Roi des Aulnes de Goethe, le seul poème dont il ait mémorisé quelques vers durant toute sa vie. Le père Moreau, un curé aux manières louches les lui faisait réciter en allemand à coups de baguettes sur les doigts et le pire, c'est que ça avait marché, il les avait retenus ces vers ! Peut-être que cette histoire l'avait ému au fond, cet enfant mort de peur dans les bras de son père ? Il aimait particulièrement la chute germanique du poème scandée avec l'accent guttural du prêtre menaçant : *« In seinen Armen das Kind war tot » !*

Une chose était sûre, lui n'aurait jamais laissé son enfant mourir dans ses bras, malgré la tempête, malgré ce roi des Aulnes à la mords-moi le nœud. Bizarre ce Goethe...

Mais revenons au sujet... Battistu. On va lui envoyer Ange, il saura le convaincre.

À la sortie du virage il distingua une masse sur la droite, à deux cent mètres environ sur le bas-côté. Il ralentit en tournant la tête vers la chose tout en

gardant un œil sur la chaussée. C'était une voiture, un petit SUV qui devait mesurer à vue de nez la moitié de la taille de son Audi. Une Dacia peut-être ? Un type qui s'était arrêté ici pour attendre la fin de l'orage ? Qui avait eu les foies ? Qui avait eu la trouille de s'avancer plus loin ? Sauf qu'il n'y avait pas de plus loin. La route finissait en cul de sac et il n'y avait rien au bout, rien du tout à part son mas et celui des Martin. Et cet engin, ça ne ressemblait pas au pick-up des Martin.

Cesari s'arrêta au niveau de la voiture au milieu de la chaussée et éteignit ses phares. Elle avait l'air vide. Il serait bien allé voir de plus près, il y avait peut-être quelqu'un en difficulté. En temps normal il aurait passé son chemin, pas de temps à perdre, mais dans le cas présent c'était différent, il y avait un orage, un fléau naturel, on n'était pas dans la jungle urbaine... Il pouvait faire un effort.

La tempête se déchaînait avec des trombes d'eau sur le capot. On disait en Languedoc « comme des seaux d'eau qu'on renverse », avec de grands gestes, ça permettait de mieux se faire comprendre. Bon, c'était pas évident de sortir avec toute cette flotte.

D'ailleurs le gars était peut-être parti à pied qui sait ? C'était bien la dernière des choses à faire mais y avait des fous partout et la foudre pouvait rendre barjot, on avait connu ça. À moins qu'il ne roupille tranquillement sur le siège arrière en attendant que

ça passe, c't'enculé ?... Cesari redémarra lentement, Il éclaircirait ce point demain si la voiture était encore là.

À moins d'un kilomètre de la propriété il lui restait à franchir un passage en creux, une sorte d'oued qui coupait la route. Cette roubine était à sec trois-cent-soixante-quatre jours par an mais aujourd'hui elle était en crue à tous les coups. De la flotte sur cinq mètres de large, au moins. Le franchissement était risqué, mais avait-il vraiment le choix ? Que faire sinon garer le 4*4 au bord de la route et attendre que ça passe ? Malheureusement l'accalmie pouvait n'intervenir que dans plusieurs heures voire une journée, ça arrivait fréquemment, il n'allait pas rester planté là.

Il avait une bonne caisse, les quatre roues motrices devaient lui permettre de franchir l'obstacle. Il fallait avant tout apprécier au jugé la hauteur d'eau sinon la catastrophe était certaine, quarante centimètres maxi. On voyait régulièrement lors de ces crues des automobilistes imprudents emportés par les flots, on les retrouvait deux ou trois jours plus tard noyés plusieurs kilomètres en aval.

Il devait ensuite s'engager suffisamment vite, tout en puissance, et avec un peu de chance il ressortirait sans encombre. Aux abords du torrent, il s'essuya le front d'un revers de manche et arrêta la voiture. Il fit un signe de croix. Il était corse.

La pluie et les bourrasques dans les chênes faisaient un boucan d'enfer mais à vue de nez le cours d'eau semblait moins large que prévu, on en était peut-être qu'au début. Il se décida, contourna une branche de pin tombée en travers de la route, fonça dans une gerbe d'eau puis ressortit, sans dommages, ouf.

Le SUV remontait maintenant doucement les virages qui conduisaient au Mas de la Combe à moins de huit cents mètres.

Tra la la, Cesari sifflotait un air d'I Muvrini... Il faudra quand même passer voir la mère un de ces jours se dit-il, il faut la rassurer, elle est bien seule dans sa petite demeure bastiaise...

Le portail d'entrée aux beaux piliers de pierre était automatisé et deux grands cyprès l'encadraient en signe de bienvenue. Il eut un soulagement de courte durée lorsque sous la pression de la télécommande les deux grilles s'écartèrent en grinçant. Mais que faisait donc Laetitia ?... Et tout qui semblait désert aux alentours... Et c'était quoi ce putain de véhicule abandonné à une borne de chez lui ?

Pascal, le beauceron familial, ne se précipitait pas vers la voiture comme à son habitude, il était sans doute planqué dans sa niche ce lâche, et à la place lui parvenait le hululement lugubre d'une chouette porté par le vent. Dominique cessa de chanter.

Après avoir commandé la fermeture du portail, il avança lentement vers le mas avec un crissement des roues sur le gravier et entrevit la demeure dans la lumière des phares. Aucun halo n'apparaissait aux fenêtres alors que Laetitia devait l'attendre en principe ; elle s'était sans doute retirée dans le salon sur l'arrière les volets clos, elle avait peur de l'orage la pauvre. À moins que ce ne soit une panne d'électricité ? Oui, mais le portail avait bien fonctionné, bizarre...

En cherchant les clés de la maison sous l'accou-
doir, il déclencha inopinément le Bluetooth qui libéra les décibels de « Chico & the Gypsies », la playlist qu'il écoutait sur l'autoroute. En coupant le son, un frisson lui traversa l'échine : la bastide était fantomatique. Il stoppa la voiture devant le perron puis coupa le moteur, la pluie avait faibli, on entendait davantage le vent et un volet battant claquait à l'étage.

Dominique Cesari n'allait pas céder à la panique, cela n'eut pas été une attitude corse.

Il ouvrit la boîte à gants et saisit son pistolet Makarov, un engin russe très efficace, poussa la portière en laissant son sac sur la banquette arrière et s'avança lentement vers l'entrée en scrutant les parages. Ils étaient déserts, à quelques mètres face à lui s'ouvrait le hall obscur. La porte gémissait, elle était entrouverte.

1

Raoul avait envie de causer.

– Tu vois mon gars, y a plus grand chose qui fonctionne dans ce pays. On passe soixante heures par semaine à conduire notre bahut, le jour, la nuit, et tout ça pour une misère. Pour financer l'assistanat, les allocs, pour nourrir toutes ces feignasses en vérité...

Anthony ne répondit pas et fit vaguement signe d'approuver en hochant de la tête. Il avait eu la chance de trouver ce camionneur à une époque où plus personne ne ramassait les stoppeurs, pas question de s'embrouiller pour si peu.

La route défilait. À la sortie de la vallée du Rhône les paysages du Sud se dévoilaient sous le soleil printanier. En deux jours, les pluies torrentielles qui avaient balayé la région étaient oubliées, il restait juste quelques branches cassées sur le bord de la route. La chaleur était de retour, l'anticyclone était là et le mercure avait franchi les trente-cinq degrés, c'était du jamais vu en mai. La terre étouffait sous

des nappes de gaz carbonique tandis que le silence bienveillant d'Anthony encourageait Raoul à poursuivre.

– Toi c'est différent, on voit que tu es quelqu'un de respectueux, je suis sûr que tu es un bosseur. Je l'ai vu tout de suite à tes fringues, à ta coiffure... sinon je ne me serais pas arrêté.

Ce chauffeur était physionomiste.

– Je prends pas les stoppeurs en général. C'est souvent des zonards et j'ai pas envie qu'ils dégueulassent mon camion, j' préférerais encore prendre un clébard... Mais dis-moi, je suis sûr que tu as fait l'armée toi, je me demande même si t'es pas un militaire de carrière ?

– Bien vu Raoul, mais je ne pensais pas que c'était aussi évident. Je me suis engagé pour trois ans, j'avais juste la limite d'âge. J'ai participé à des missions au Mali. Mais maintenant c'est fini tout ça. J'ai tourné la page, je rase les murs...

– Le Mali, mouais, ça c'est du sérieux, là tu m'impressionnes. J'ai vu des trucs à la télé. Tu sais quand je rentre à la maison, j'aime bien m'installer avec une bière devant un documentaire, un film animalier de préférence, le genre avec des fauves qui dévorent des gazelles dans la jungle tu vois... ou alors sur la guerre, c'est un peu la même chose finalement... J'ai vu comment vous avez zigouillé ce chef terroriste, comment y s'appelle déjà c't' enfoiré ?

– Je sais pas, on en a neutralisé plusieurs...

Raoul faisait tourner ses neurones.

– En même temps, qu'est-ce qu'on est allés foutre là-bas, tu peux me dire ?

Anthony fixa Raoul avec perplexité puis tourna lentement la tête vers les étendues de garrigue désertes qu'on traversait maintenant. Sur la droite, à quelques centaines de mètres de la route, un parc photovoltaïque scintillait comme un mirage, perdu au milieu des collines pelées.

Qu'est-ce qu'il pouvait bien répondre à ça ? Allez donc expliquer à quelqu'un de normal pourquoi il était allé se fourrer dans ce guêpier... Allez donc expliquer pour quelle raison il avait signé pour pisser de trouille au milieu du désert...

– Il y avait eu Charlie Hebdo, le Bataclan, toutes ces tueries ça m'a pris la tête, j'avais besoin de faire quelque chose et comme il fallait que je change d'air...

– Ouais, bandes de salopards... bandes d'enculés...

– Tu sais le monde a changé si vite. Quand j'étais ado, y avait pas toutes ces histoires. Y avait des embrouilles mais pas tant de haine. Et puis on était bien plus mélangés. J'habitais dans un quartier ouvrier et pas mal de mes potes étaient des arabes, nos parents faisaient les mêmes boulots à l'usine... Maintenant il y a plus d'usine...

– Eh oui, eh oui... et c'est toujours tes potes ?
– Non, je suis parti à Paris, je les ai perdus de vue.

– Moi aussi j'ai un bon collègue arabe, Mohamed, on bosse dans la même boîte. Y en a pas mal qui sont routiers...

Anthony marqua un temps d'arrêt.

– Cette guerre coûte un max de pognon et en plus les maliens peuvent plus nous piffrer...

– T'as raison, et tout ça c'est la faute des politiciens.

– Je sais pas. J'ai l'impression qu'ici tout le monde s'en fout...

– Les politiques ils tirent les ficelles et les gars comme nous, on trinque... enfin surtout les mecs comme toi d'ailleurs, les soldats au front je veux dire...

– En même temps c'est normal que les gens ne se sentent pas concernés. C'est loin, ça dure depuis des plombes et c'est pas évident de comprendre à quoi ça sert. En attendant j'ai un bon copain qui est resté là-bas, Ludovic.

– Ah ouais ? Tu sais moi aussi j'ai fait l'armée, mais dans les bureaux, à Tarascon... C'était une autre époque, les jeunes détestaient l'armée et tout le monde essayait de se faire réformer. Enfin, surtout les gosses de riches d'ailleurs, les étudiants. Avec un vieux bien placé et en faisant un peu le con

devant le médecin militaire pendant les trois jours on pouvait y arriver. On appelait ça P4, ça voulait dire problèmes psy, un peu barge, tu parles...

Raoul avait mis le régulateur de vitesse et le bahut ronflait tranquillement dans une petite côte. On venait de sortir du plateau aride qui traversait le Gard d'Est en Ouest pour déboucher sur un paysage ouvert, des vignes au pied de buttes boisées jalonnées de quelques bosquets de pins parasol. Au loin les collines des Costières formaient la ligne d'horizon, et derrière s'étalait la Camargue puis la mer. Elle était invisible mais un voile de brume en révélait la présence. Le décor provençal de son enfance fit chaud au cœur d'Anthony.

À la sortie d'un virage, juste après un pont, il se frotta les yeux. Cinq filles blondes en cuissardes et mini-jupes se dandinaient à proximité de la route au milieu des vignes et deux d'entre elles agitèrent les mains à la vue du camion.

Raoul ralentit alors qu'Anthony intrigué par le spectacle saisissait mécaniquement une cigarette.

– Ah tu ne t'attendais pas à ça fiston, tu l'avais pas encore vu ce cinéma ? C'est des filles de l'Est, des roumaines... ou des syldaves enfin j'sais pas...

– Tu veux dire des moldaves ?

La Moldavie, ce petit pays, était le plus pauvre du continent. La prostitution était malheureuse-

ment l'un de ses rares produits d'exportation, surtout vers l'Allemagne d'ailleurs où les filles de l'Est alimentaient les bordels en toute légalité.

– Ouais, mon pote Bernard s'est arrêté une fois. Elles sont jeunes, blondes et magnifiques, mais attention... Leurs macs sont des albanais d'après ce qu'on raconte, c'est des mafieux, des malades, des vrais brutes. Ils peuvent démonter une fille sous tes yeux si ça leur chante... Ils les lâchent ici une heure ou deux en surveillant l'arrivée des flics.

– Ton pote Bernard s'est arrêté, et pas toi ?

Anthony était soudainement devenu curieux, il fallait se tenir au courant des mœurs.

– Non mon gars, jamais ; enfin, juste une fois il y a très, très longtemps. On risque trop maintenant, le client est pénalisé avec ces nouvelles lois à la con. On peut se retrouver au gnouf, et là, bonjour la vie de famille... Tiens, pas plus tard que l'année dernière, ils ont chopé un collègue comme ça, un routier ; et le pire c'est que les flics c'était des gendarmes du coin, ils le connaissaient, mais l'occasion était trop belle pour eux de faire un exemple tu parles, de faire du chiffre. Sa femme, ses mômes, tout son village ont été au courant.

– Et alors ?

– Depuis il a divorcé, il boit comme un trou j'te jure...

– C'est triste mais c'est peut-être pas mal qu'on lutte contre la prostitution ?

– Si tu le dis. Mais alors il faut que ça soit clair. Qu'on ne nous les mette pas sous les yeux, en plein milieu de la cambrousse en plus...

Tout foutait le camp. Le métier de routier n'était plus ce qu'il était ; de plus en plus mal payé, les chauffeurs bulgares ou roumains cassaient les prix... La vie de famille était devenue impossible et les créatures de l'Est étaient prohibées. Il n'y avait même plus ces petites compensations...

Raoul restait pensif en jetant un dernier coup d'œil aux filles dans son rétroviseur, puis il abandonna ses digressions pour se concentrer sur la route à l'entrée de l'agglomération.

– On arrive près de la ville mais désolé je ne peux pas t'y déposer. J'ai une livraison urgente dans un bled du côté de Saint-Gilles. Tu sais ce que c'est, maintenant les patrons nous mettent la pression avec des mouchards, on est fliqués en permanence, je ne peux pas me détourner.

– D'accord c'est déjà bien sympa de ta part, j'ai eu de la chance de tomber sur un gars comme toi. Aujourd'hui, tout le monde pense que pour se déplacer on doit prendre le train, ou se payer un taxi... Le stoppeur est devenu suspect, il faudrait se mettre une pancarte pour dire j'sais pas, qu'on tourne un film par exemple. Là ça marcherait...

– Je vais te déposer après le rond-point à deux kilomètres. Tu es à moins d'une dizaine de bornes

du centre-ville et tu devrais trouver une bagnole sans problème. Tu dois aussi pouvoir couper à pied si ça te chante, ça serait rien par rapport à tes raids j'imagine... non ?

Raoul aurait bien aimé quelques anecdotes supplémentaires pour la route, quelques histoires sanglantes à raconter à ses potes. Il restait sur sa faim.

Un immense giratoire se profilait au bout de la nationale. En s'approchant à vitesse réduite, Anthony découvrit les aménagements très kitch de l'ouvrage routier, un chef-d'œuvre conçu par la municipalité, à moins que ce ne soit par le département car tout le monde s'y mettait aujourd'hui. Après avoir dédaigné les ronds-points pendant des décennies – une singularité à l'anglaise selon les ingénieurs des ponts et chaussées –, la France s'y était convertie avec le plus grand zèle en devenant en quelques années le champion du monde des giratoires, des dizaines de milliers, tous plus spectaculaires les uns que les autres... À la différence des ouvrages britanniques, chaque rond-point hexagonal s'ornait d'aménagements variés, « marqueurs identitaires » du territoire : des rocailles fleuries, des vieux moulins, des capitelles, des totems et tutti quanti... Anthony se demanda comment un pays aussi endetté et aux dires de certains experts « en déclin » pouvait encore se payer de telles excentricités.

Ici, aux portes de la ville, l'aménagement prenait la forme d'un gigantesque taureau rouge bordeaux

entouré d'une escouade de petits hommes gris à cheval armés de lances fières. Des gardians.

– Regarde, ils sont encore là les gars, ils n'ont pas désarmé...

Raoul ne parlait pas des petits cavaliers gris. Juste derrière la bête de métal, autour d'un vague campement sauvage, une dizaine d'hommes et de femmes plutôt âgés couverts de gilets de sécurité routière se tenaient là statiques, insolites derrière une immense banderole marquée des trois seules lettres : « R.I.C »¹...

Depuis son exil africain, Anthony avait vaguement suivi le mouvement des gilets jaunes. Surtout les émeutes parisiennes à vrai dire, les insurgés déchaînés au sommet de l'Arc de Triomphe, des scènes qu'on n'aurait même pas imaginées dans un faubourg de Bamako. Il avait fallu qu'il atteigne le Sud pour découvrir le visage concret de cette « jacquerie », c'est ainsi que des hommes politiques de droite avaient qualifié le mouvement.

Le visage de Raoul s'était soudain illuminé sous sa barbe de trois jours, il avait la larme à l'œil.

– Tu vois, eux c'est mes potes... le peuple s'est réveillé, les opprimés, les ruraux, les sans-grades, ceux dont on ne parle jamais... Tu crois qu'à Paris ils en ont quelque chose à foutre des fins de mois, des courses chez Leclerc, du plein d'essence ? Et lui

1. R.I.C. : « Référendum d'initiative citoyenne »

là-haut dans son palais, il n'en a que pour les pleins aux as, il fait quoi pour nous c't'âne ?... Ils ont peut-être un peu déconné mes potes, mais enfin on leur a montré... et c'est pas fini crois-moi...

– Oui ça se défend, chacun devrait pouvoir gagner son taf sans se tuer à la tâche. Mais ils ont l'air un peu âgés tous ces gens, il faudrait peut-être rajeunir les troupes pour faire la révolution non ?

– Ah bon ? Y a pas que des retraités tu sais. Et puis tu trouves ça normal qu'on puisse plus prendre de vacances à notre âge pendant que d'autres se la pètent en jet privé ?

– Tu as raison. Je me suis un peu éloigné de tout ça, désolé. Mais de mon côté j'ai fait le boulot, j'aurais pu rester comme un con cramé dans un coin du désert... J'aurais eu ma belle médaille posthume, Macron aurait dit aux Invalides que j'étais un mec super, et hop, finie la vie, à 34 ans... On se fait tous un peu avoir j'ai l'impression...

Avant l'armée Anthony avait eu une autre vie. Six ans chez Pythagore, une boîte d'électronique de pointe qui fabriquait des composants pour les drones et les missiles. Il gagnait bien sa vie à l'époque, pas trop d'états d'âme, il faisait l'autruche.

– En tous cas je suis content de m'en être sorti. Je n'ai plus rien, plus d'attache, plus de travail et plus guère de fric. Mais je me sens libre tu vois.

Il était libre en effet, comme une pierre qui roule, « *Just like a rolling stone* » aurait dit Jean-Claude Van Damme. Bon, juste un petit problème de tune mais ça allait s'arranger, malgré les millions de chômeurs, les jobs pullulaient sans trouver preneur, un mystère.

En franchissant le giratoire vers le chemin des canaux, Raoul avait repéré un petit parking sur la droite, sur lequel stationnaient déjà deux poids lourds. Le lieu était orné d'une sorte de kiosque en bois, un RIS. En langage administratif ça voulait dire « Relais Information Service », un site destiné à promouvoir le territoire auprès des touristes à travers quelques panneaux, un peu datés, presque à l'abandon.

– Je vais te laisser là, tu fais marche arrière jusqu'au rond-point, y a un max de trafic à c't'heure et tu devrais trouver quelqu'un sans problème. Et méfie-toi quand même, on trouve de tout dans la région, ça paraît calme mais ne fais pas trop confiance aux inconnus... Enfin, moi ce que je t'en dis...

– Merci Raoul, dit-il avec un clin d'œil complice. C'est cool et j'espère qu'on se recroisera. Pense à te reposer surtout, y a pas que le boulot dans la vie.

Anthony déplaça son mètre quatre-vingt-cinq hors du camion, tira son sac à dos et se retourna vers la cabine avec un geste amical de la main.